LABYRINTHES

Est-ce parce que je rêve souvent de salles immenses, froides, somptueuses de proportions et presque nues, pourvues de portes à double vantail toujours fermées, très hautes et quelquefois sculptées ; est-ce parce que je rêve de larges escaliers de marbre, toujours descendants, et parfois d'une salle où je découvre un livre relié plus grand que moi, plus épais que mon corps et que je ne parviens pas à déchiffrer (quelle angoisse !) alors que je suis persuadé que je *sais* lire cette écriture aux caractères brusquement rebelles ; est-ce parce que je rêve avec une délicieuse inquiétude que je m'égaré dans une suite de salles, que je ne sais plus résister à la tentation de parcourir les pièces des maisons qui m'accueillent ? Pousser une porte qui devrait pour moi demeurer close, l'ouvrir, la franchir, voir ce qu'elle cache, quelle volupté !

Que ce soit pendant le jour ou pendant la nuit, ce plaisir est le même : il part des meubles qui font face à la porte que je viens d'ouvrir et je le reçois comme une bouffée sur le visage. C'est de m'avoir été jusqu'ici inconnu, insoupçonné et maintenant brusquement révélé, que l'*arrangement* de ces meubles ou simplement la vue d'un trumeau sait me donner tant de plaisir. C'est parce qu'elle s'empare de quelque chose qui existait en dehors d'elle, que ma connaissance reçoit ce choc.

Une seconde joie suit la première : je sens vivre cet inconnu d'une vie mystérieuse qui demeure encore tout interdite.

Que de fois de simples lambris de bois m'ont semblé plus muets, plus immobiles, s'il se peut, que lorsque je les regardais entouré d'une nombreuse société.

Nous nous comportons ainsi nous-mêmes lorsqu'un enfant entre brusquement dans notre cercle d'adultes : nous nous taisons d'abord, puis, d'un ton qui ne trompe pas l'enfant, nous échangeons des banalités. Les objets, comme des baigneurs, sont parfois surpris dans l'eau de leur solitude.

J'ai oublié de dire que cette vie mystérieuse des choses surprises consiste peut-être

dans des rapports que je découvre peu à peu : dimensions de la pièce, teinte, destination. Ce sont les chambres qui n'ont pas d'affectation particulière que je préfère, celles qui posent le plus d'interrogations. Mais si j'aime les pièces un peu désordonnées, celles où l'on découvre des conjonctions d'ombres et de couleurs qui nous saisissent autant que nous troublent certaines hiérogamies – ô vous Pasiphaés, Lédas et Danaés ? – rien n'égale peut-être le mystère des pièces ordonnées avec goût. Dans une pièce étudiée, voulue, où tout est recherché, tout est Ordre. Or, c'est parce qu'un Ordre est *tel*, et non *tel autre*, qu'il est mystérieux. J'avais cru longtemps que l'ordre apportait une certaine clarté ; mais peut-être le plus grand ordre n'entame-t-il pas et ne se laisse-t-il pas entamer lui-même par ce que notre entendement a de plus clair et de plus précis : devant un certain ordre, c'est ma passion qui s'ébranle et s'imprègne de soumission et de vénération : ma joie me vient peut-être d'avoir approché la grandeur et la majesté qui naissent de l'ordre.

Cette satisfaction est d'autant plus grande que l'ordre ainsi découvert est lui-même plus *précieux*, et que les recherches de l'ensemblier

ont fait de cette pièce un endroit rare où les matières les plus diverses, les plus opposées, telles que le cristal et le cuir, seront entre elles mariées comme des paroles de poésie ; en un mot, si l'ensemblier, au moment de concevoir cette pièce aura été possédé par un démon poétique. Il y a ainsi des pièces qui, surprises, taisent jusqu'au délire l'ivresse de l'unité : celle des correspondances les moins imaginables et pourtant les plus réelles. Les plus monstrueuses peut-être si le Cosmos est le Monstre pur.

Si j'aime tant errer dans les couloirs et, dans mes rêves, parcourir ces salles toujours plongées dans une demi-obscurité, dans la plus complète solitude, où l'air et l'abandon ne font qu'un, c'est peut-être, j'y pense maintenant, que c'est là une manière de me faire accroire à moi-même que je déambule à travers l'univers.

Aller de pièce en pièce dans une demeure inconnue, c'est peut-être traverser ces immenses salles aux murs d'or et de feu que sont les constellations, si le ciel n'est qu'un immense palais, le véritable et unique Labyrinthe. M'égarer de chambre en chambre c'est m'égarer dans cette salle qui a pour forme un Bouclier ou cette salle qui a pour forme un Baudrier. Rêver devant des

rideaux inconnus et insolites, c'est me trouver, au sortir de cette chambre zodiacale, devant les subtiles et gigantesques dentelles du vide et de l'azur. Marcher sur les carrelages ou les tapis, toujours mystérieux, des demeures inconnues, c'est peut-être poser de vertigineuses foulées sur les épaisseurs vitreuses des galaxies où errent les ombres des mythes et des héros.

Au Château du Parc, une salle surtout m'avait frappé : c'était une ancienne bibliothèque qu'on venait de vider de tous ses rayons et de tous ses livres. Seul, devant une porte fermée, dans une haute embrasure du mur qui faisait face à celle par laquelle je venais de passer, se dressait un lampadaire de bois doré affectant la forme d'un flambeau.

Dès que je l'eus vu, je demeurai figé : ce flambeau, plus grand que moi et dont le pied s'ornait de sculptures imitant des grappes et des feuilles d'acanthé qui s'enroulaient vers le sommet, n'était rattaché à aucun fil électrique et ne portait aucune lampe. Sa présence était d'une *inutilité* si absolue que j'eus, à le voir, le sentiment obscur mais enivrant d'être en présence d'un objet sacralement profane, c'est-à-dire sacré dans l'ordre du profane. C'était bien là, mais

Labyrinthes

d'une manière privilégiée, et tout simplement peut-être parce que cet objet était isolé dans cette pièce et parce qu'il était peint en or, cette couleur des couleurs, la sensation que j'éprouve en parcourant les couloirs : oui, il y a un *sacré profane*, bien que je ne sache pas l'expliquer.

Quant au plaisir que je ressens à me tenir dans une pièce absolument vide il est, je crois, celui de s'affirmer face au néant.